

Les Débats

JOURNAL INDÉPENDANT

15 Mars 1903

Le Numéro : - - - 2 Sous

ABONNEMENTS

MONTREAL, (à domicile, par poste).....\$1.50 par an
CANADA ET ÉTATS-UNIS..... 1.00
ÉTRANGER..... 1.50

Hôtel : 1595 et 1597 rue Ontario
Coin Avenue Hotel-de-Ville
Tel. Bell, Est 1121

Paraît le Samedi à 8 hrs p.m.
Le Dimanche à 6 hrs a.m.

UN HONNÊTE HOMME

Vendredi dernier, dans le prétoire de la Cour d'assises, alors s'instruisait le procès intenté à notre directeur, M. Arthur Beauchesne, rédacteur en chef du "Journal", est venu spontanément et simplement déclarer qu'il était l'auteur d'un article dont la Couronne faisait grief à M. Ed. Charlier.

Cet article, essentiellement politique, mettait en cause Mgr Bruchési et prêtait, pour les esprits malveillants, à certaines équivoques qui n'auraient pas manqué d'impressionner défavorablement le jury à l'égard de notre directeur. Comprenant combien cette manœuvre machiavélique pouvait nuire moralement à M. Charlier, bien que cet article n'ait aucun lien avec la cause, M. Arthur Beauchesne n'a pas hésité à en revendiquer la paternité.

C'est là un acte de haute probité morale qui a provoqué l'admiration sans mélange de la foule qui assistait à ces débats acharnés.

Cette noble action, qui a jeté une douce émotion dans tous les cœurs droits, a valu à son auteur, quelques heures après, sa mise à la retraite du "Journal."

Ce petit roman, poignant dans sa brièveté, se termine là.

Nous ne félicitons pas M. Arthur Beauchesne de son courage et de son honnêteté : Il doit porter en lui, dans le plus intime repli de sa conscience, la récompense de ce bel acte et la compensation du châtiment injuste qui l'a suivi.

La Rédaction

EXORDE

du plaidoyer de Mre G. Désaulniers dans la cause de notre directeur.

Voici, recueilli sténographiquement, l'exorde du superbe plaidoyer de notre ami Désaulniers :

Les premiers mots qui vont sortir de mes lèvres, messieurs, seront pour réclamer votre indulgence. Ce procès a été long et fatigant et ma voix se fessentira naturellement des efforts que j'ai dû lui imposer depuis trois jours. Et puis, vous le dirais-je, je me sens un peu ému devant vous. C'est la première fois que je plaide devant cette Cour. Je n'y suis venu que pour répondre à la demande d'un ami, M. Charlier, qui a cru avec raison, j'ose l'espérer, que la connaissance personnelle que j'avais de la droiture de son caractère me ferait trouver des accents qui iraient droit à vos cœurs, sinon par leur éloquence, du moins par leur sincérité.

Je n'ai jamais si bien compris qu'en ce moment, messieurs les jurés, l'importance du don précieux de la parole, et il m'en fallu l'absolue confiance que vous m'inspirez et la conviction préalable de l'innocence de l'accusé pour m'engager à accepter une tâche dont le succès, en dehors de toute autre considération, pouvait dépendre de moi.

Avant d'entrer dans le mérite de cette cause, messieurs, avant de vous faire toucher du doigt les invraisemblances et les contradictions des témoins de la Couronne, pour l'intelligence du verdict que vous allez rendre, laissez-moi vous dire pourquoi vous êtes ici ; laissez-moi vous rappeler par quelles sélections sociales la loi vous a placés en face des gouvernements, en face des magistrats, en face des puissantes compagnies dont les capitaux se chiffrent par centaines de millions, pour leur dire, à un moment donné : "Hâtez-vous ! L'homme jusqu'ici réputé honnête dont le père, après avoir versé généreusement son sang sous les murs de Sébastopol, a reçu des décorations des souverains de France et d'Angleterre, que vous êtes venu chercher dans mon milieu, que vous avez arraché à sa femme, à ses amis, à son journal, sur les dénonciations d'un Américain aux affaires louches et d'un avocat sans honneur, vous ne l'aurez que lorsque vous m'aurez prouvé hors de tout doute qu'il n'est pas digne de jouir de sa liberté.

Vous êtes mes juges, messieurs, mes seuls juges, nul ne peut intervenir entre vous et moi ; nulle pression autre que cette pression morale qui résulte de l'appréciation impartiale de la preuve ne peut être faite sur vous. Vous avez

le droit indéniable, que dis-je ? Vous avez l'impérieux devoir de écouter que la seule voix de votre conscience et de vous mettre au-dessus de la loi même, si vous croyez que la loi, appliquée dans toute sa rigueur, froisserait les sentiments d'équité et de générosité qui sont en vous.

Il fut un temps où les puissants de la terre n'avaient qu'à lever leur petit doigt pour envoyer pourrir dans les cachots ceux dont la probité les gênait. Il fut un temps, pas bien éloigné de nous, où le simple sourire d'une courtisane équivalait à un arrêt de mort. Le peuple, dont vous êtes et dont je suis, finit par se lasser, et de ses révoltes qui étouffèrent le patriotisme romain, qui brisèrent l'aristocratie anglaise, qui firent disparaître un royaume qui, en France, avait usé et abusé de tout, naquit cette institution du jury par laquelle tout citoyen a le droit de choisir ses juges et non plus de les subir.

Vous êtes ici en vertu de cette institution que la civilisation contemporaine a gardée debout parce qu'elle a été et qu'elle sera le premier et le dernier rempart de la liberté. Nous vous avons choisis pour nos juges, messieurs, parce que vous êtes des hommes au cœur simple, honnête et bon ; nous vous avons choisis pour nos juges parce que vous n'êtes pas dominés par des antipathies et des intérêts personnels ; nous vous avons choisis pour nos juges parce que vous n'avez pas été étouffés dans les tentacules de cette pieuvre visqueuse qu'on appelle la "Métropolitaine" ; nous vous avons choisis pour nos juges parce que, à des Ames loyales comme les vôtres répugnent ces finasseries d'avocat que l'on trouve dans les gros volumes pour baillonner la défense, tristes héritages qui nous viennent des rhéteurs de Bysance et d'Athènes et que l'humanité traîne encore à ses pieds comme un boulet ; nous vous avons choisis comme nos juges, messieurs, parce que nous avons l'ultime conviction que vous apporterez dans votre verdict cet esprit de sagesse, de modération et d'humanité qui vous a caractérisés depuis le commencement de ce terme.

BELLE APOSTROPHE

Au cours de sa plaidoirie, Mre Gonzalve Désaulniers, faisant allusion à la belle conduite de M. Arthur Beauchesne, a prononcé les paroles suivantes :

Beauchesne ! cet homme qui n'a pas craint de venir dans cette boîte prendre la responsabilité d'un article qui fait que ce matin il a été renvoyé de ses fonctions de rédacteur-en-chef du "Journal." Beauchesne ! Cet homme qui vient dire franchement, sans peur..... qui se

dit : "Voilà ! est-ce que je vais, moi, pour garder la place que j'ai au "Journal" de rédacteur-en-chef ; est-ce que je vais, moi, même au détriment de l'argent qu'il me faut pour nourrir ma femme, pour me nourrir moi-même, est-ce que je vais faire porter à un autre la responsabilité d'un article qui pourrait lui faire du tort devant la Cour et devant le jury ; au risque de perdre une situation qu'il a perdue, n'est-ce pas, le "Journal" l'annonce lui-même ce matin ; au risque de perdre sa situation, cet homme vient dans cette boîte, et quand on lui demande qui a écrit cet article, il répond : "C'est moi." Quand un homme a cette honnêteté et quand cette honnête homme dit qu'un autre homme est honnête, est-ce que vous ne devez pas le croire, je vous le demande ?

A Propos de Bibliothèque

L'on parle depuis assez longtemps de la fondation d'une Bibliothèque publique, à Montréal. C'est même de l'histoire ancienne. Il paraît, toutefois, que, en dépit de toutes les intrigues, nous l'aurons enfin, et ce, dans un avenir assez rapproché. Les personnes désireuses de s'instruire s'en réjouissent ; celles qui ont à cœur l'avancement intellectuel de nos compatriotes ne cachent point leur satisfaction. Et pourtant, certaines gens sont moroses, mécontents même. "Nous avons la Bibliothèque Paroissiale, disent-elles," ne suffit-elle pas à nos besoins et à nos aspirations intellectuelles ? Pourquoi donc vouloir nuire à une œuvre éminemment nationale et respectable ?

Les raisons invoquées me paraissent plausibles quand, l'autre jour, je rencontrai un mien ami. Il paraissait furieux. C'est pourtant un pacifique, et de mœurs douces, sinon austères. "Tu arrives bien, me cria-t-il. J'ai suivi tes conseils, et j'arrive de la Bibliothèque Paroissiale, où je me suis inscrit comme abonné.

— Eh ! bien ! lui dis-je.

— Eh ! bien, je n'y retournerai plus !

— Diab ! Et pourquoi ?

— Voici en deux mots, mon aventure : l'autre jour, un catalogue de la Bibliothèque me tombe sous la main. En le feuilletant, je vois les noms de Jules Lemaitre et de Brunetière, à côté de ceux de Veillot et de Pontmartin. Justement, j'avais à consulter Lemaitre, et, ne l'ayant pas en ma possession, je m'en fus tout droit verser mon prix d'abonnement, soit 1 dollar au caissier, ou plutôt à la caissière de l'institution. Après m'être ainsi conformé aux règlements, je jetai les yeux sur les rayons. Il y avait là de l'histoire de l'Eglise, un peu de Guizot, et des romans à n'en plus finir. Tous ces romans étaient excellents, quant au fond, du moins. Je m'en réjouissais sincèrement.

Il n'y avait là aucun volume dont la mère ne permit la lecture à sa fille. J'y découvris un ouvrage de Léon de Tineau. C'est un auteur délicat et charmant ; au surplus, très moral. Je demandai à l'une des demoiselles préposées à la distribution des volumes, de vouloir bien me laisser emporter ce roman. L'on me répondit, très poliment, du reste, que de Tineau ne sortait pas de la bibliothèque. J'en fus surpris, mais je me résignai. Ce n'était qu'un roman, en somme ! Mais, Lemaitre m'était nécessaire et je priai la même personne de me donner un volume des "Contemporains." Lemaitre ne sort pas, monsieur, fut la réponse courtoise et catégorique.

Je journal les talons, et m'en allai comme j'étais venu. Ainsi, continua mon ami, l'on appelle cela une bibliothèque publique. Faut-il donc lire les volumes qui nous plaisent, sous l'œil vigilant des censeurs, et faudrait-il sauter pardessus un passage de Lemaitre qui ne sera pas jugé tout à fait orthodoxe par les commis ? L'on ne nous permettrait pas la lecture de mauvais livres, au collège, n'est-ce pas ? Pourtant, l'on y consultait Lemaitre et d'autres... Ce ne sont pas les employés qui sont à blâmer. Sans aucun doute, ils obéissent aux instructions reçues ; c'est donc la haute direction... Tout cela serait ridicule, si ce n'était pitoyable !

Mon ami continua sa route. Et je m'en allai, pensif.

Le Procès des "Débats"

PAS DE VERDICT

La journée d'hier a été remplie par les plaidoyers de la défense, de la Couronne, et par le résumé du juge.

A huit heures et demie, les jurés sont entrés en délibération, après avoir averti le juge qu'ils seraient prêts à se prononcer à 10 heures. A l'heure dite, l'honorable juge Wurtele prenait place à son banc redoutable, et le jury, introduit, déclara qu'il ne pouvait tomber d'accord au sujet d'une condamnation.

Le juge alors renvoya le jury dans son local, lui accordant jusqu'à lundi pour se mettre d'accord.

Les Crimes de l'Or

"Dis-moi qui tu fréquentes—ou qui tu lis—et je te dirai qui tu es." Ce proverbe n'est pas d'une application rigoureuse, car je lis assidûment les publications farouches sans, Dieu merci ! partager leurs dangereuses théories.

Au nombre des organes "partageux" qui me récréent périodiquement, se trouve Le Peuple, journal socialiste belge, acharné contre l'infâme capital. Voici en quels termes il signale et flétrit son dernier méfait :

La lutte contre la Tuberculose

UN DON DE 35 MILLIONS

Le milliardaire yankee John Rockefeller, le roi du pétrole, vient de donner sept millions de dollars, soit exactement trente-cinq millions de francs, à l'œuvre destinée à la recherche de remède contre la tuberculose.

Un institut de recherches sera créé à l'hôpital dépendant de l'Université de Chicago.

Cette largesse colossale ne ruinerait pas le roi du pétrole ; en effet, sa fortune de un milliard et demi lui rapporte le scandaleux revenu de 120 millions par an.

A ce compte, son cadeau n'est qu'une toute petite restitution.

Pour un article vengeur, voilà un article vengeur.

Le Peuple a bien raison. Il ne faut pas encourager de pareils exemples.

Un don de sept millions de dollars ? Une université nouvelle ? Un remède cherché contre une calamité universelle ?... Misère ! que tout cela !

Si c'est en se montrant "peignes," à ce point que les capitalistes espèrent désarmer le peuple souverain, ils se trompent. On le leur fera bien voir au jour de la liquidation générale.

Ah ! quand les tribuns qui préchent ces mâles doctrines pourront dire—parodiant un mot connu : "C'est nous maintenant qui sont les milliardaires," on n'assistera plus à de pareils spectacles.

Il est certain que le parti politique auquel appartient cet excellent Peuple ne donne et ne donnera jamais à l'humanité le spectacle de de ces désolantes faiblesses.

Il existe dans le monde entier des fondations charitables, qui, sans avoir coté sept millions l'unité, représentent cependant un capital assez confortable. Les multiples institutions charitables, scientifiques, sociales, rappelant les noms les plus aimés des bienfaiteurs de l'humanité, et qui doivent l'existence aux générosités des braves "bourgeois," religieux et laïques, qui, sans ostentation, sans arrière-pensée de gloire ou de récompense terrestre, ont fait largement part, dans leur fortune, à ceux que le sort a déshérités.

Nous avons l'habitude de considérer ces hommes comme des êtres bons, dévoués, sincères, désintéressés. Nous avons tort. Grâce aux journaux philanthropiques dont Le Peuple est le prototype, nous savons maintenant que ce sont des coupables qui, hantés par le remords, ont voulu racheter leur crime de ne pas être collectivistes.

Il n'y a que les milliardaires, les millionnaires qui agissent de la sorte. Mais n'admirons pas ! Saint-Vincent de Paul, l'Œuvre du vêtement, celle de la Bouchée

CROQUIS D'AUDIENCE



Croquis d'actualité pris hâtivement par le dessinateur des "Débats"

de pain, les Colonies scolaires, les Dépôts de mendicité, les Refuges de nuit, les Crèches, les Maternités, les Hôpitaux, les Asiles, les Maisons de convalescences... ce sont des bourgeois qui expient leur péché originel.

Voilà, n'est-ce pas ? de saines doctrines à prêcher aux ouvriers. L'ingratitude élève et épure le cœur de l'homme.

Ne me dites pas qu'en mettant en parallèle les bourgeois qui souscrivent aux bonnes œuvres avec M. Rockefeller, qui, d'un beau geste, jette sept millions dans l'écuelle de la charité et de la vraie philanthropie, je fais une comparaison forcée.

En effet, si c'est "peu" pour un milliardaire de donner d'un coup une pareille somme, qui constitue soixante-dix fortunes moyennes, on dira qu'il est "mesquin" de la part d'un rentier de verser deux cents ou mille dollars à une œuvre charitable.

On peut, en suivant le raisonnement de ces organes si dévoués au pauvre peuple, prétendre que le simple employé qui envoie un dollar annuel à l'hôpital Notre-Dame, par exemple, se réclame à bon compte de la tare qu'il a d'être "budgétivore."

Ah ! les austères tribuns qui donnent de telles leçons à l'"égoïsme" capitaliste se garderont bien de tomber dans de tels excès.

A part certaines exceptions—doit-on les appeler honorables ou regrettables ?—les censeurs de la bourgeoisie ne se rencontrent pas en foule dans les œuvres humanitaires. Je me suis laissé dire pourtant que, parmi les "tombeurs" du capital, il en est pas mal dont la situation de fortune—sans être rockefellerienne, si j'ose ainsi dire—est cependant très acceptable.

Les œuvres bourgeoises, quand elles les sollicitent, se heurtent à une énergique abstention.

Je n'en fais, du reste, pas grief à ces prudents citoyens. Evidemment, ils vivent de privations, accumulent leurs revenus, pour faire plus grosse la part du partage des biens—lequel arrivera, sans aucune remise, à la prochaine semaine des quatre jadis.

Mais me trouvant dans un pays où la liberté de la presse n'a pas de bornes, je me permets de leur demander un peu d'indulgence pour les "jouisseurs" de la bourgeoisie qui, en attendant le paradis collectiviste, font une part, souvent large, de leurs jouissances à ceux qui ne se contentent pas, sur cette pauvre terre, d'aspirations vers l'Eden social.

Et puis—pour tout dire—l'opinion des journaux du clan collectiviste sur la générosité de la bourgeoisie est de celles dont les gens sensés doivent prendre le parti très sage de se passer.

Henri Roulland.

Souscription publique

Pour aider LES DÉBATS dans le procès qu'ils ont à soutenir contre "La Métropolitaine."

Le désarroi qui règne dans nos bureaux par suite de l'absence forcée de notre rédacteur en chef et de notre administrateur ne nous a pas permis d'encaisser les sommes offertes par divers. Nous remercions ces généreux souscripteurs, dont nous irons recueillir l'offre aussitôt que possible.

Nous avons reçu :

- Un ami de Québec..... \$1.00
- Vertige de la Métropolitaine..... 25
- A bas les fraudes..... 25
- Pour les rendre loyaux..... 25
- Justice vous soit rendue..... 25
- Déchirons le masque..... 25
- A nos Canadiens..... 25
- Pour punir l'injustice..... 25
- Vive les braves..... 10
- A mes amis des DÉBATS..... 10
- Pour votre droit..... 10
- J. E. Costin..... 2.00
- Pour la bonne cause..... 5.00

Listes précédentes..... \$01.15

Total à ce jour..... \$71.15

Nous renouvelons à nos généreux amis, connus et inconnus, l'expression de notre reconnaissance, et nous les prions de nous continuer leur sympathie sous forme d'offrandes.

Nous leur rendrons cela au double, d'une manière ou d'une autre.

Les Débats

Echos

Un portrait. — Depuis que les mémoires sur le premier Empire ont surgi de toutes parts, les portraits de Napoléon abondent. En voici un, tracé par un général russe qui eut l'occasion de voir de près. Il est d'impression assez nouvelle :

A Schoenbrunn, raconte le dit général, j'assistai à une grande revue, qui eut lieu dans la cour du château de Napoléon, en présence de toute sa maison et du grand état-major.

Je vis enfin cet homme extraordinaire, et j'avoue qu'il ne fit point sur moi l'impression que j'avais cru éprouver en l'approchant.

Sa figure m'était connue par des portraits très ressemblants, que j'avais eu l'occasion de voir ; mais je lui trouvai plus d'embonpoint qu'on ne lui en donne ordinairement dans ces portraits.

Sa démarche est peu gracieuse, son maintien manque de dignité. Tel que je le vis, il était dans un mouvement continu, ne restant pas une minute en place, parlant très peu, priant beaucoup de tabac et agitant par une impatience visible, rapprochant bientôt les mains sur le dos et les croisant bientôt après sur la poitrine. Était-ce pour imiter le grand Frédéric, ou encore une suite de son impatience, mais je le vis souvent prendre du tabac dans sa poche, sans se donner le temps de se servir de sa boîte.

En quittant la revue, il salua tout le monde et gravit avec une rapidité étonnante le grand escalier du château, toujours en montant deux ou trois marches à la fois, de sorte que sa suite avait peine à le suivre.

Il résulte donc des constatations du général russe que Napoléon était balourd, enflé et qu'il se remplit malproprement le nez de tabac. Un muile, quoi ! M. Thiers ne nous avait pas raconté cela.

Les personnes obèses meurent jeunes. — C'est un fait reconnu que si les personnes obèses ne sont pas frappées de bonne heure par l'apoplexie, elles succombent toujours jeunes à l'une des nombreuses complications qu'entraîne toujours l'obésité.

Des expériences faites ces dernières années dans un institut de Toronto ont prouvé que les fumeurs de cigarettes survivaient tous les autres. Il y vit encore actuellement un vieil homme de 75 ans pesant 220 livres, qui espère atteindre sa centième année.

Comme on lui demandait un jour à quoi il attribuait sa longévité, il finit par avouer qu'il avait fumé depuis longtemps une boîte de "Sweet Caporal" par jour, et qu'il y avait sa vie.

Le chien de la rentière. — Mme Hougrat, rentière à Paris, possède un amour de petit chien, gros comme le poing, qu'elle affectionne beaucoup. Souvent le gentil animal, en raison de sa petite taille, trouve place dans le manchon de sa maîtresse. Celle-ci ne se sépare jamais de son fidèle compagnon.

Mercredi matin, la rentière, tenant en laisse Kiki (c'est le nom du chien), suivait l'avenue de Cléchy. Elle s'arrêta devant un magasin de modes pour contempler un délicieux chapeau exposé à la vitrine. A ce moment, deux voyous s'approchèrent doucement, coupèrent la laisse, s'emparèrent de Kiki et attachèrent à l'extrémité de la cordelette un os de côtelette ramassé dans le ruisseau.

Mme Hougrat ne s'était aperçue de rien. Tout à coup, elle ressentit une violente secousse : un énorme danois venait de se jeter sur l'os, l'engloutissant net.

La pauvre femme poussa un cri terrible : "Il vient d'avaler mon petit Kiki... Ah ! mon Dieu ! mon cher mignon... Ah !... Ah !..."

L'émotion de la rentière avait été telle qu'elle s'évanouit et tomba dans les bras d'un lieutenant d'artillerie qui passait à ce moment.

Pendant que l'officier, avec l'aide d'autres passants, portait Mme Hougrat dans une pharmacie, un gardien de la paix, qui, de loin, avait assisté à la scène, se mettait à la poursuite des voleurs, les rejoignant et les conduisant au commissariat. Mme Hougrat est rentrée en possession de Kiki... Pour s'en est fallu qu'elle ne s'évanouît de nouveau, mais de joie, cette fois.

A. Favreau.

Dès son réveil, et durant toute la matinée, Toto a fait les cents coups. Ansel pendant le déjeuner, son père lui dit d'un ton sévère. Je connais un petit garçon qui n'a pas été sage, ce matin. Silence de Toto. —Oui, poursuit le père, et tu te cognais aussi : veux-tu me le nommer ? Mais Toto, très digne : —Les enfants ne doivent pas parler à table.

Chronique Internationale

Vèpres Macédoniennes

L'Europe assiste en ce moment aux préliminaires d'une nouvelle crise en Orient. Cette fois, ce ne sont plus les Arméniens qui sont les victimes désignées de la barbarie turque; les Macédoniens vont à leur tour, démontrer avec dépens les atrocités du régime gouvernemental du Grand-Seigneur et en même temps—c'est triste à dire—l'égoïsme des autres puissances continentales. La Macédoine, province importante de l'empire turc, constitue en quelque sorte la partie centrale de la péninsule des Balkans. Autour d'elle se groupent la Roumélie orientale, la Bulgarie proprement dite, la Serbie, le Monténégro, l'Albanie et la Grèce. Sa population participe de ces divers peuples et races; elle appartient à diverses religions qui dominent chez les petits Etats voisins. C'est la grande cuve, le gigantesque alambic où viennent se confondre, sans s'amalgamer, les résidus des nations les plus variées.

Tous les habitants de la Macédoine, quelque différentes que soient leurs origines, s'unissent cependant dans la haine commune du Turc, du joug séculaire qui pèse sur eux, et le souvenir des atrocités qu'ils subissent sans parvenir à obtenir jusqu'ici de l'Europe d'autres résultats qu'une sympathie platonique. Les sentiments de révolte de ces malheureuses populations se sont trouvés surexcités et encouragés le jour où le Congrès de Berlin établit, après la guerre russo-turque de 1878-79, l'état de chose actuel dans les Balkans. Les préliminaires de paix signés à San Stefano consacraient la politique russe qu'Ignatiev, ambassadeur de Russie à Constantinople, avait suivie avant la guerre. Une grande Bulgarie était éeée, allant du Danube à l'Olympe et de la mer Noire au Pindar. A Berlin, Beaconsfield et Bismarck déchirèrent le traité de San-Stefano, y substituèrent la Bulgarie réduite actuelle, et replacèrent la Macédoine sous le joug du Sultan. Ce dernier pays se trouve donc toujours opprimé, vivant à côté d'une Bulgarie sauvée des abominations turques, assale nominale, mais en réalité indépendante et heureuse.

Les conséquences morales et matérielles de cet état de choses, on les aperçoit aisément. La situation satisfaisante des Bulgares ne sert qu'à persuader chaque jour davantage les Macédoniens de leur propre malheur. La Bulgarie, pays jeune, vivant, ayant conscience de sa mission, semble le libérateur providentiel attendu, espéré par les compatriotes, des frères dans une position désespérée. Tous les Macédoniens qui le peuvent éminent en Bulgarie, où ils sont accueillis, choqués par un peuple en communauté de culture, de religion, d'espérance avec eux. Beaucoup, naturalisés, deviennent des Bulgares influents dans le gouvernement de leur nouvelle patrie, dont ils convertissent les habitants à leurs idées, à la haine du Turc surtout, le sentiment unique et dominant de leurs Ames passionnées. Dans l'armée bulgare, le "Temps" le rappelait hier encore, sur deux mille cinq cents officiers, il y en a au moins mille d'origine macédonienne. Ce sont là des faits qui démontrent qu'au jour d'une révolte générale en Macédoine, il n'y aurait pas à Sofia un gouvernement assez fort pour contenir l'opinion publique déchaînée. Bien loin de rester neutres, d'adopter dans ce conflit une sorte de complicité avec la Turquie, les Bulgares, d'instinct, voleraient aux armes et feraient tout pour leurs frères.

Les préliminaires des convulsions orientales sont toujours les mêmes. Les atrocités d'Arménie en 1894 et 1896, qui ont platoniquement soulevé l'indignation de l'Europe, avaient en les mêmes commencements que l'insurrection qui se prépare aujourd'hui en Macédoine. Les comités révolutionnaires s'agitent depuis de longs mois à Sofia et le gouvernement bulgare est impuissant à les contenir; ces comités, dont le prince Ferdinand a plusieurs fois déjà prononcé la suppression nominale, se réforment immédiatement, sont encouragés par la population entière et comprennent parmi leurs membres les représentants les plus actifs, les plus décidés d'une politique d'action énergique contre le despotisme intolérable que Constantinople fait peser sur la Macédoine. Des bandes bulgares opèrent souvent des incursions sur le territoire de cette province, pour activer les passions, prouver aux Macédoniens qu'on pense à eux, qu'on travaille pour eux.

mutent les signes précurseurs de l'incendie. Les excès des fermiers des dîmes ont amené des désordres dans beaucoup de villages; les gendarmes turcs envoyés par les valls, traitent la population en pays conquis, d'autant plus qu'ils n'ont pas reçu du soldé depuis des temps immémoriaux. Les paysans s'organisent pour la résistance. Les gouverneurs turcs alors, pour venir à bout des révoltes commençantes, lâchent les bachi-bouzouks sur la contrée. Ceux-ci n'ont d'autre système de répression que les exécutions sommaires, les visites domiciliaires, les recherches d'armes, avec le cortège habituel de vols, de viols, d'incendie, commis par les troupes turques, et que les correspondants du "Daily News" nous décrivaient cette semaine avec une si révoltante précision. Les Macédoniens ainsi traqués se forment en bandes, fuient vers les frontières des pays où le Turc n'assassiné pas, y racontent les horreurs dont ils sont les victimes, et ces récits atroces exaltent jusqu'au délire le patriotisme des frères des victimes.

Voilà où l'on en est là-bas. Que va-t-il arriver? Il est bien certain que la Bulgarie ne saura résister, malgré ses protestations et ses promesses de neutralité actuelles, à la pression entraînant le peuple, de l'armée, si les Macédoniens se lèvent réellement. L'Autriche aura beau faire parvenir tous les avis qu'elle voudra à Sofia, on n'étouffe pas un feu semblable qui couve depuis tant d'années. De leur côté, les Turcs prennent leurs précautions. Malgré les démentis de Constantinople, il est certain que les réserves des corps d'armée d'Andrinople et de Salonique ont été rappelées. C'est une mobilisation partielle qui peut mettre à la disposition du Sultan cent trente bataillons de régiments, musulmans exaltés, venant des provinces d'Asie, qui, envoyés à Macédoine, y feront la même besogne d'assassins et de brigands qu'en 1896 contre les Arméniens. L'Europe ne bougera pas ou plutôt, elle laissera faire. Le programme des réformes qui occupent les chancelleries, dont le voyage de M. de Lamsdorff à Vienne a quelque peu activé la préparation, ne servira à rien. Les Turcs en ont assez capé. Ils savent fort bien que la sanction coercitive nécessaire à l'application de ces réformes ne saurait se manifester, parce que l'Europe est divisée profondément par les difficultés du problème turc lui-même.

Ni la Russie, ni l'Allemagne ne veulent toucher à l'intégrité actuelle de l'empire ottoman. La Russie ne voudrait pas voir l'Autriche s'étendre vers Salonique, et cette dernière puissance ne consentirait jamais à voir refaire, pour le plus grand profit du panslavisme, la grande Bulgarie de San-Stefano. Les sympathies françaises sont ardentement pour les Macédoniens. Mais seule, que peut faire la France? Elle est, du reste, rivée à la politique russe, pour qui le massacre des chrétiens de Macédoine est un fond chose absolument égale. Les Macédoniens resteront donc seuls. Si, comme tout l'indique, les Bulgares se mêlent de la petite fête qui se prépare, l'Europe trouvera assez d'énergie pour leur enjoindre de rentrer dans leurs frontières, de respecter le traité de Berlin qui a consacré l'intangibilité de ce qui reste au Grand-Turc et de laisser celui-ci massacrer les chrétiens pour la plus grande gloire de Mahomet. L'Angleterre a pris l'Egypte parce qu'il lui fallait mettre la main sur le canal de Suez. La France a envoyé récemment ses cuirassés à Mytilène parce qu'Abdul-Hamid refusait de payer M. Lorenzo et Tubini, des Français de vieille souche. Mais la France ne fera rien pour les Macédoniens parce que le Tsar ne veut pas. Quant à l'Angleterre, Gladstone est mort.

UNE CHANCE.—Une chance de guérison est offerte aux malades atteints de consomption. Le BAUME RHUMAL est le remède recommandé par les médecins.

L'INVITATION

M. Rabillaud, sous-chef du contentieux de la Banque des Deux-Mondes, entre timidement, et non sans avoir discrètement frappé dans la chambre de Mme Rabillaud, son épouse. Malgré l'heure matinale, — neuf heures, — il est en grande tenue: chapeau haute-forme soigneusement lustré, redingote des grands jours, cravate blanche et souliers vernis; il tient à la main un petit paquet contenant des gants gris-vert qu'il ne mettra que plus tard. Mme Rabillaud est encore dans cette toilette intermédiaire qui n'est plus le costume de nuit et n'est pas encore celui de sortie. Un jupon de dessins en flanelle rouge, une camisole blanche, des pantalons; sur sa tête une armée de bigoudis et de papillottes transformant sa chevelure légèrement grisonnante en une forêt hérissée de pointes d'acier. Sur le lit s'étaient une robe vert-pomme couverte d'agrémentes noirs et un chapeau de dimensions énormes, surchargé de cerises, de roses, de feuillages, tout un jardin où plusieurs couples d'oiseaux pourraient faire leurs nids. Justine, la bonne, à tout-faire transformée par le moment en femme-de-chambre, prête à sa mat-

resse l'aide de deux grosses mains rouges qui semblent mieux faites pour remuer les casseroles que pour nouer des rubans. Mme Rabillaud, très agitée.—Eh bien! Isidore, es-tu prêt? M. Rabillaud, très calme.—Comme tu vois, chérie, je suis prêt et si nous étions en retard, ce qu'à Dieu ne plaise! ce ne serait pas de ma faute.

Mme Rabillaud.—Ce qui veut dire que ce serait la mienne?... Tu commences la journée par des amabilités?

M. Rabillaud.—Je n'ai pas entendu te blesser. Je me suis borné à constater que je suis prêt longtemps avant l'heure, comme tu me l'a recommandé. Là! est-tu contente? Toujours soumis, docile et obéissant à sa petite femme, Isidore!

Mme Rabillaud, haussant les épaules.—Ah! c'est qu'il s'agit de ne pas manquer le train! Invité à déjeuner à la campagne, en intimité, en petit comité, par le directeur de la Banque des Deux-Mondes! C'est ton avenir assuré! Tu reviendra de ce château de Valcreuse, — dire que nous allons déjeuner dans un château! — tu reviendras chef de bureau, c'est certain! J'entends déjà le directeur te l'annoncer au dessert. Six mille francs au lieu de tes pauvres malheureux trois mille six! Toute notre vie changée! Qu'est-ce que nous pourrions faire de tant d'argent?

Justine.—Si madame voulait bien augmenter mes gages... Mme Rabillaud, d'un ton rogue.—Je vous ai déjà dit, Justine, qu'une servante bien apprise ne doit pas se mêler de la conversation de ses maîtres... Allons! ôtez-moi mes papillotes!... Hé! là!... plus doucement!... Vous avez des mains d'une lourdeur!... Isidore, ouvre le secrétaire... dans le deuxième tiroir à gauche, avec mes bijoux... la lettre du directeur... C'est cela!... Relis-la moi.

M. Rabillaud, prenant la lettre avec le même respect qu'il ferait d'une relique.—"Mon cher collaborateur, vous seriez bien aimable et moi feriez plaisir en venant déjeuner à Valcreuse dimanche prochain, avec Mme Rabillaud. Nous serons entre nous et tout-à-fait sans façon. Je tiens à vous parler d'un projet qui vous intéressera. Prenez vos billets à la gare Saint-Lazare pour Saint-Hilaire-Valcreuse. Trois quarts d'heure de route. Il y a un train à 10 h. 45. Ne le manquez pas, parce qu'il y en a pas d'autre avant quatre heures et demie."

Mme Rabillaud.—Est-ce assez aimable? Et est-ce aussi assez clair! "Un projet qui vous intéressera..." Ah! non, certes, nous ne le manquerons pas, le train de 10 h. 45!... Tu entends, Isidore?... Il s'agit de ne pas le manquer!

M. Rabillaud.—C'est si peu mon intention, chère amie, que je suis déjà sous les armes à 9 h. 10. Il faut dix minutes pour aller à la gare en fiacre, 9 h. 20, de 9 h. 20 à 10 h. 45, 1 h. 25. Je suis prêt 1 h. 25 avant l'heure!

Mme Rabillaud.—C'est ce qu'il faut; une heure trop tôt vaut mieux que cinq minutes trop tard.

M. Rabillaud.—Mais toi-même?... Mme Rabillaud.—Oh! moi...! N'y a pas de danger... Je suis l'exactitude même! Tu me connais... Dans cinq minutes... dix au plus... (M. Rabillaud ne paraît pas très convaincu; pour passer le temps, il s'assoit sur l'extrême bord d'un fauteuil et se met à lire un journal.)

Mme Rabillaud.—Prends garde de ne pas froisser ta redingote... Tu ferais mieux de rester debout... Fais attention à ne pas casser le plastron de ta chemise en te plantant par terre... (Toujours docile, M. Rabillaud se lève et lit le journal à bras tendus.)

II

Mme Rabillaud.—Faites donc attention, Justine! Vous m'arrachez les cheveux! Mon Dieu! que cette fille est bête!

Justine.—Mais, madame... Mme Rabillaud.—Je vous dis que vous êtes stupide, là!... M'avez-vous entendue?

Justine.—Si c'est comme ça qu'on me traite, j'aime mieux m'en aller!... d'abord, Madame m'a arrêté pour faire la cuisine et le ménage, et pas pour la coiffer... Quand j'étais chez nous, je n'ai jamais su étriller!

Mme Rabillaud, furieuse.—Insolente!... Sortez!... Allez faire votre mal!... Je vous chasse... à l'instant même!

(Justine s'en va.)

M. Rabillaud, à mi-voix.—Aurélien, voyons, un peu de calme!... Ce n'est pas le moment où tu as besoin de cette fille... Songe au train de 10 heures 45!... Il est 9 heures 40.

Mme Rabillaud.—Si ce n'était pas cela! Justine!... Eh bien! voyons, viendra-t-elle?... Justine!... Où diable êtes-vous?

Justine, pleurant.—J'avais été... faire... ma malle... comme Madame l'a dit...

Mme Rabillaud.—Allons! c'est bon; je vous pardonne cette fois!... M. Rabillaud, bas à Justine.—Je vous augmente de dix francs par mois!

(Le sourire revient sur les lèvres de Justine.)

Mme Rabillaud, à part.—Attends, toi!... Quand nous reviendrons, ce soir, et que je n'aurai plus besoin de toi!... (Haut) Donnez-moi le cold-cream!

Justine.—Quel col Madame a-t-elle dit?

Mme Rabillaud.—Quelle patience! Je vais le prendre moi-même... Ce sera plus tôt fait!

ACADEMIE... TOUTE CETTE SEMAINE... Matinée: Samedi... L'UNIVERSALLEMENT FAKRUX... HERMANN... Dans un programme monotone de nouveaux phénomènes magiques, accompagné par les MUSICAL GIGOLMANS... Prix: 25, 50, 75, 100... Soirée: 10, 20, 25, 35, 50c... Semaine du 23 Mars—POURQUOI FEMMES PECHENT.

PROCTOR... Cette semaine Quatre Soirs Seulement... LE GRAND ŒUVRE DE TOLSTOI... RESURRECTION... Représenté avec une scène spéciale à chaque acte. Drame d'un mérite extraordinaire... Prix des Matinées: 10, 20, 25 et 35c... Soirées: 10, 20, 25, 35, 50c... Semaine du 23 Mars—POURQUOI FEMMES PECHENT.

(Elle s'oint le visage et les mains de la pâte onctueuse; soudain elle s'arrête au milieu de cette importante opération et reste perplexe, réfléchissant.) Mme Rabillaud.—Isidore, je pense à une chose! M. Rabillaud.—Logelle, m'amie? Mme Rabillaud.—Est-il bien convenable que tu viennes à la campagne en redingote de cérémonie, en cravate blanche et en bottines vernies! Le directeur a écrit: "Sans façon!" Si tu allais mettre ton complet gris et un chapeau de paille?

M. Rabillaud, un peu ennuyé.—Tu crois?... C'est toi-même qui m'avisais dit... Mme Rabillaud.—Ça se peut... Mais, à la réflexion, j'ai changé d'avis... Il n'y a que les bornes qui ne changent pas!

M. Rabillaud, avec un soupir.—J'y vais. Mme Rabillaud.—Et dépêche-toi surtout; ne vas pas nous mettre en retard!

M. Rabillaud.—Cinq minutes... Mais toi?... Mme Rabillaud.—Oh! moi, je serai toujours prête!... Justine, passez-moi ma robe... Doucement, s'il vous plaît!... Prenez garde de ne pas défaire ma coiffure...

(Justine s'attelle à agraffer le corsage de la robe vert-pomme; mais c'est une opération extrêmement difficile, le vêtement datant de deux ans et Mme Rabillaud ayant pris un notable embonpoint. Heureusement, M. Rabillaud, transformé, rentre et prête son aide. Au bout de dix minutes d'efforts, le corsage finit par se fermer.)

Mme Rabillaud.—C'est étonnant comme ces étoffes de taffetas robe cissent!... J'étouffe dans cette robe qui autrefois était trop large... Justine, boutonnez-moi mes bottines!...

M. Rabillaud, insinuant.—Il faudrait peut-être te presser!... bobonne; il est dix heures cinq.

Mme Rabillaud.—Ma presse!... ne presse!... Dirait-on pas que je veux manquer le train?

M. Rabillaud.—Où! non... pas précisément... mais tout de même... en ne le voulant pas...

Mme Rabillaud.—Tu trouves que je mets trop de temps à ma toilette, n'est-ce pas?... C'est ce que tu veux dire... Parle donc, franchement!... Est-ce que je peux aller déjeuner au château de Valcreuse, chez ton directeur, mise comme un soleil?

M. Rabillaud.—Et, à ce propos, plus je te regarde, moins je suis satisfaite de ton costume... Cela ressemble à celui que tu mets tous les jours pour aller à ton bureau... Encore si tu avais un gilet blanc!

M. Rabillaud.—Les deux que j'ai sont au blanchissage.

Mme Rabillaud.—Oui... Non... Décidément, ce n'est pas possible!... Quand on reçoit un honneur comme celui que tu fait le directeur, il faut se présenter dans une tenue convenable. Et puis, avec ton vêton, quelle figure feras-tu auprès de ma robe et de mon chapeau?... Vite, vite, va remettre ta redingote et ta cravate blanche!

M. Rabillaud.—Oh! encore!

Mme Rabillaud.—Encore! encore!... Pourquoi les as-tu quittés?

M. Rabillaud.—Mais c'est toi qui m'as dit...

Mme Rabillaud.—On peut se tromper... Allons! un peu d'activité... ou tu nous feras manquer le train!... Quand je pense que tu me reproches d'être en retard!... Je suis prête, moi, bien avant toi!... Attention, Justine, vous me pincez la cheville!... Crac!... Qu'est-ce que c'est?

Justine.—Un bouton qui a sauté.

Mme Rabillaud.—Vite, au fil... des aiguilles. Ah! quel malheur d'être servie par une oie!

Justine, se rebiffant.—Je ne suis pas une oie, madame... Et puis, décidément, flûte! j'en ai assez!... On ne m'a pas engagée pour raccommoquer des bottines. C'est pas mon métier. Donnez-moi mes huit jours; je m'en vas!

Madame Rabillaud.—Vos huit jours!... Elle est forte celle-là!... C'est vous qui vous en allez et vous voudriez?... Ah! non, mais vous en avez un toupet!

Justine.—Nous irons devant le juge de paix.

Mme Rabillaud.—Allez au diable! M. Rabillaud rentrant en redingote, comme au début.—Bon! Qu'est-ce qu'il y a encore?...

Mme Rabillaud.—C'est cette dinde qui fait sauter tous les boutons de ma bottine!

Justine, pleurant.—On me dit des injustices tout le temps et on m'agresse d'outrages dans ma dignité!

M. Rabillaud.—Allons, voyons, Aurélie! Nous manquerons le

FRANCAIS... Semaine du 16 Mars... MATINÉES: MERCREDI, JEUDI ET SAMEDI... Matinée spéciale Mardi, Jour de la St. Patrick... Le plus grand succès de la saison, vient directement de New-York... THE PRICE OF HONOR... Pièce réaliste du plus grand mérite. Scènes New-Yorkaises. Magasin de Seigel & Cooper... District de l'East Side, Intérieur de l'Eglise Trinity, Salle de l'Hôpital Bellevue... Enfants de chœur... Prix: 10, 20, 30, 35 et 50c. Semaine prochaine: Shore Acres.

THEATRE ROYAL... Tous les après-midi et soirs... Semaine du 16 Mars... L'EVENEMENT DE LA SAISON... James Boys in Missouri... En quatre grands actes et un spectacle remarquable. Remarquable effet du train. Blue Cat, dirigé par George Klumt et Alma Hearn... Prix: 10, 20 et 30c. Semaine prochaine: New York Extravaganza Co.

THEATRE NATIONAL FRANCAIS... 1440 Ste-Catherine... George Gauvreau, Prop. Tel. Bell, Est 1736... Semaine du 16 Mars... GRAND DRAME POPULAIRE... LA GRACE DE DIEU... Par A. d'Esny... Avec toute la Troupe du Théâtre National... Prix: Soirées, 10, 20, 30, 40c. Matinées, 10, 15, 20, 25c.

THEATRE NOUVEAUTES... ..DES.. Téléphone Bell, Est 1395... CETTE SEMAINE... SERGE PANINE... Drame en 5 actes par GEORGES OHNET... Soirée de Gala Mercredi... Matinée Samedi et Lundi soir aux prix populaires.

THEATRE DE L'OPERA COMIQUE ANCIEN... Palais Royal... Coin St-Laurent et Lagacière... Tel. Est 2067... Direction: Leopold Clapin... CETTE SEMAINE... LA PERICHOLE... Opérette en 3 actes. Musique d'OFFENBACH... Engagement spécial de Mme CLARA D'ARTIGNY... Musique, chant, danses... Le plus beau spectacle de Montréal... Costumes Magnifiques... Décors splendides... Matinées Jeudi et Samedi... Soirée de Gala Jeudi... PRIX: Soirées, 40, 25 et 15. Matinées, 25, 15 et 10. Prix spéciaux pour dames, 10 et 20c.

PARC SOMMER... Après-midi à 3 heures, le soir à 8 heures... Aujourd'hui! Aujourd'hui!... BARRE et BEDARD, Equilibristes et tours de force extraordinaires... LES 3 POIRIER, Exercices sur anneaux et barre... Double d'acrobates (6 sautes) par M. Adolphe Poirier... M. G. DORMEZ... M. et Mme SOULIER, Duettistes excentriques... ALPHONSO, Jongleur et équilibristes sur boule... Chant... La Cie Kinégraphique de New York... Nouvelles vues animées... Admission 10c... La Musique du Parc

Federacion de las Uniones de Mabano en las Estados Unidos y Canada... NOTICE... Cette étiquette est émise par autorité de F. H. U. de U. S. & Canada et garantit que les cigares de cette boîte sont fabriqués exclusivement de tabac de Havane et de Cuba, et qu'ils sont faits à la main exclusivement par J. Gonzalez, Trés. A. Suarez, Sec.

PHOTOGRAPHE... Richard... 1618 Ste-Catherine... Grande Réduction pendant le mois de Février... S. Bouché

DEUXIEME EDITION



AVIS

Ceux de nos lecteurs qui ne pourraient se procurer LES DEBATS, le dimanche, dans nos dépôts, sont informés que notre journal est en vente toute la semaine à notre succursale centrale, chez M. A. Yon, 1892 rue Sainte-Catherine.

Les petits vendeurs pourront aussi se procurer notre journal, le dimanche, au magasin de M. Yon.

L'ADMINISTRATION.

L'UNIVERSITE LAVAL

Lundi dernier je fus admise à visiter l'Université Laval, l'imposant édifice de la rue St-Denis, orgueil de notre ville. Si la conception extérieure du monument offre une remarquable élégance, en pénétrant à l'intérieur la bonne impression ne fait que s'accroître.

Les pièces sont vastes et bien éclairées. Les salles où trônent les modestes chaires des professeurs sont encore embellies de petits ornaux froids qui montent en spirale vers le plafond. Ce qui prouve qu'en attendant le maître, les élèves pourraient bien griller une cigarette, tout en causant médecine, droit, ou d'autres sujets moins graves.

En traversant l'enfilade de grandes salles où nous conduisent aux laboratoires, aux musées, à la salle de dissection que j'avais surtout l'intention de visiter, le son d'un piano nous arrive en même temps que les pas d'une danse ébouriffante. Un certain nombre d'étudiants durant les entractes s'amuse à exécuter des fantaisies chorégraphiques, sur un parquet ciré, tandis que d'autres jouent au billard. Certains plus sérieux encore charment leurs loisirs par la lecture, car l'Université Laval possède deux superbes bibliothèques, l'une d'ouvrages sur la Médecine, la plus complète, l'autre, d'ouvrages sur le Droit. C'est dans cette atmosphère de serre chaude, sous l'égide de la science, dont l'astre radieux commence à verser de ses rayons bienfaisants dans cette imposante enceinte, que la jeunesse étudiante doit se fortifier et s'armer pour les grandes batailles de la vie, batailles qui cessent de devenir des luttes brutales comme autrefois, mais des joutes intellectuelles, où le vainqueur sera celui qui aura abattu le plus de préjugés et de superstitions. Honneur au siècle de la lumière! L'arbre de science est au milieu du jardin, il offre à tous ses fruits succulents, à ceux qui ne peuvent atteindre aux plus hautes branches, des échelles viennent au secours de leurs petites tailles. La malédiction divine n'est crasse plus l'affamé qui mord à belles dents dans la transparence juteuse du fruit défendu. "Si vous en mangez, vous vivrez" de la vie immortelle de la pensée.

Nous assistons en notre siècle à la vulgarisation de la science, laquelle était autrefois la propriété exclusive d'un petit nombre d'adaptes, qui travaillaient dans l'ombre des sorciers et des malfaisants. Aujourd'hui le temple est grand ouvert, les prêtres officient en plein jour. Nous sommes témoins de merveilleux transsubstantiations. La matière inerte s'anime. Les choses ont une âme vibrante qu'elles n'avaient pas hier, et que les savants ont arrachée du sein éternel fécond de la Nature. Il y a dans cet acte hardi d'un homme qui soulève le mystère de la création, quelque chose de surhumain qui nous empêche l'âme d'une émotion intense. Quand tous se agitent au dehors à la poursuite de la folle chimère, des honneurs et de la gloire, des hommes organisés comme les autres font abstraction de leur personnalité, oubliant le printemps, la vie large, la fardante, pour venir vivre ici d'une vie factice, souffrir, peiner, se nourrir d'infini, de désillusion, afin de découvrir un écran qui soulage l'humanité souffrante, une vérité

qui l'assure de la réalité de ses espérances. Celui-ci penché sur ses cornues travaille la nature pour lui arracher de la vie. Cet autre torture le fluide intangible dont il est le maître pour le faire parler, éclairer, voir et agir. Il rêve même ce nouveau Prométhée de sillonner la nue de réseaux électriques et d'aller ravir à l'éther le secret de ses mondes. Grâce à ce petit cénacle d'hommes savants et dévoués l'Université compte un musée de bactériologie, d'obstétrologie, d'électricité.

M. le docteur Chartrand, professeur d'anatomie se chargea de m'initier, moi profane, à ces mystères que je n'avais encore contemplé que sur les marches de l'autel. Nous étions arrivés à la salle de dissection. Je me tenais dans l'entrebaïlement de la porte avec une crainte vague d'avancer au milieu. Une odeur de charnier bressait mon sens olfactif, mais l'orgueil de ne pas vouloir passer pour une femmelette vainquit mes répugnances. "Je pénétrai dans la salle. Ils étaient là ces pauvres "macchabées" chacun sur une petite table. Quelques-uns énormes, le corps ballonné, qui le crâne défoncé, qui la poitrine ou l'abdomen entr'ouvert d'où sortaient les intestins verdâtres. D'autres, d'une maigreur de squelettes, sechés, fondus, les mains bleues, la barbe longue, ayant continué à pousser, derrière survivance du souffle vital qui avait fui cette heure. Je contempiais terrifié, ces cadavres marbrés comme des bataillons d'une espèce nouvelle avec des machoires hileuses, saillantes, convulsées, crispées dans un rictus sarlonique. Au lieu de l'atmosphère de prière, d'encens, de fleur, de recueillement qui plane dans les chambres mortuaires, cette odeur nauséabonde, le parquet couvert de moulure de scie, un jour triste et blafard qui tombait du ciel gris! Mon cœur s'emplit de pitié pour ces morts d'hôpital expirant seuls, sans un ami pour leur fermer les yeux, pour leur jeter dans l'oreille en partant un adieu qui est une espérance.

Pendant que je faisais ces tristes réflexions, M. le docteur Chartrand avait lentement retiré ses manches. S'armant d'un scalpel, par un coup rapide, il ouvrit la chair de l'avant-bras. L'instrument glissait sous les chairs qu'il fouillait en tous sens. Deux lacets apparurent, deux cordes puissantes du mécanisme humain. Sous la tension que leur imprimait le praticien, les muscles s'animaient d'une vie factice, les doigts se crispèrent. L'habitude cette grande éducatrice des sens et de l'esprit m'avait domptée, je suivais d'un œil impassible la démonstration anatomique du savant professeur. Je n'avais plus de crainte que le mort ne se levât pour se venger de sa mutilation. Je m'attachais avec une anxiété fiévreuse à la marche du scalpel. J'aurais voulu, moi aussi, fouiller cette chair inerte pour lui arracher ses secrets, suivre la marche de la mort, cet vampire, dans les artères, dans le cœur, savoir comment elle s'y prend pour faire de la brillante célosion vitale cette triste fleur de charnier, dont l'œil ne peut supporter le spectacle.

Le brouhaha des chansons d'étudiants s'était apaisé, le bruit des pas de danse, le battement des portes s'étaient éteints, je n'entendais que le sifflement du scalpel qui cotoyait les os du cadavre. L'opérateur, comme un prêtre antimique, se tenait penché sur sa victime, cherchait dans les entrailles quelque mystère d'occultisme. Son front pâle s'irradia comme au reflet d'un invisible Thabor. Je demeurai saisie de respect devant cette sublime matérialisation de la science. Une nouvelle compréhension de la poésie se fit en mon âme. Je vis que le beau réel est celui qui ne repose pas sur les fantaisies de la fiction, mais sur le vrai.

Disse que le corps humain c'est détruire sa beauté, pourtant par cette dissection l'on arrive à y reconnaître une beauté, une harmonie d'un ordre supérieur, qui nous remplit d'amour et d'admiration pour la nature. Depuis que j'ai vu des tortionnaires lacérer l'âme humaine pour en faire jaillir des cris d'agonie, depuis que j'ai vu la méchanceté fouiller la chair vive et boire le sang des crânes, je ne vous plains plus, pauvres "macchabées." On ne met en pièce qu'un vieux vêtement usé dont vous n'avez que faire dans les étoiles, tandis qu'une blessure faite à vos sentiments les plus chers, saigne à jamais. J'offre mes remerciements à M.

Biron, notre aimable cicérone, car cette visite est marquée d'une étoile d'or sur le calendrier de mes jours. Une bouffée d'orgueil me monte à la figure en songeant que nous aurons mis, nous aussi, notre pierre à l'édifice de l'avenir. Le progrès accompli jusqu'ici n'est que la préface d'une œuvre infinie que nos petits neveux paracheveront! Colombine

LA SANTE DES VIEILLARDS.—Le remède des vieillards atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, c'est le BAUME RHUMAL. Il ne fatigue pas l'estomac. 25 cts le flacon.

Une Prédiction

En 1825 Brillat Savarin faisait une prédiction, et comme cette dernière se rapporte à une question des plus intéressantes, dont tout le monde s'occupe et qui, aujourd'hui, attire l'attention des penseurs de tous les pays, je crois devoir la signaler. Je cite d'abord textuellement les paroles de l'auteur dont je parle :

"Je connais plus ou moins bien cinq langues vivantes, ce qui m'a fait un répertoire immense de mots de toutes livrées. Quand j'ai besoin d'une expression, et que je ne la trouve pas dans la case française, je prends dans la case voisine, et de là, pour le lecteur, la nécessité de me traduire ou de me deviner : c'est son destin. Je pourrais bien faire autrement, mais j'en suis empêché par un esprit de système auquel je tiens d'une manière invincible. Je suis intimement persuadé que la langue française, dont je me sers, est comparativement pauvre. Que faire en cet état? Emprunter ou voler. Je fais l'un et l'autre, parce que ces emprunts ne sont pas sujets à restitution, et que le vol de mots n'est pas puni par le Code pénal. On aura une idée de mon audace, quand on saura que j'appelle *voilà* (de l'espagnol) tout homme que j'envoie faire une commission; et que j'étais déterminé à franciser le verbe anglais *to sip*, qui signifie *boire à petites reprises*, si je n'avais exhumé le mot français *sivoter*, auquel on donnait à peu près la même signification. Je m'attendais bien que les sévères vont crier à Bossuet, à Fénelon, à Racine, à Boileau, à Pascal, et autres du siècle de Louis XIV; il me semble les entendre faire un vacarme épouvantable. A quoi je réponds posément que je suis loin de disconvenir du mérite de ces auteurs, tant nommés que sous-entendus; mais que suit-il de là?... Rien, si ce n'est qu'ayant bien fait avec un instrument ingrat, ils auraient incomparablement mieux fait avec un instrument supérieur. C'est ainsi qu'on doit croire que Tartini aurait encore bien mieux joué du violon, si son archet avait été aussi long que celui de Baillet.

Je suis donc du parti des *néologues*, et même des *romantiques*; ces derniers découvrent les trésors cachés; les autres sont comme les navigateurs qui vont chercher au loin les provisions dont on a besoin. Les peuples du Nord, et surtout l'Anglais, ont sur nous, à cet égard, un immense avantage : le génie n'y est jamais gêné par l'expression; il crée ou emprunte. Aussi, dans tous les sujets qui admettent la profondeur et l'énergie, nos traducteurs ne font-ils que des copies pâles et décolorées.

J'ai autrefois entendu, à l'Institut, un discours fort gracieux sur le danger du néologisme, et sur la nécessité de s'en tenir à notre langue telle qu'elle a été fixée par les auteurs du bon siècle. Comme chimiste, je passai cette œuvre à la corne; il n'en reste que ceci : *Nous ayons si bien fait, qu'il n'y a pas moyen de mieux faire, ni de faire autrement.* Or, j'ai vécu assez pour savoir que chaque génération en dit autant, et que la génération suivante ne manque jamais de s'en moquer. D'ailleurs, comment les mots ne changeraient-ils pas, quand les mœurs et les idées éprouvent des modifications continuelles? Si nous faisons les mêmes choses que les anciens, nous ne les faisons pas de la même manière, et il est des pages entières, dans quelques livres français, qu'on ne pourrait traduire ni en latin ni en grec.

Toutes les langues ont eu leur naissance, leur apogée et leur déclin; et aucune de celles qui ont brillé, depuis Sésostrius jusqu'à Philippe-Auguste, n'existe plus que dans les monuments. La langue française aura le même sort, et en l'an 2825 on ne me lira qu'à l'aide d'un dictionnaire, si toutefois on me lit..."

J'avoue que cette prédiction me fait beaucoup réfléchir, et me cause un certain malaise. Pour faire cette assertion l'auteur s'appuie uniquement sur cet argument : "tous

les langues ont eu leur naissance, leur apogée et leur déclin." Je crois que les faits soumis par Brillat Savarin pour faire sa prédiction sont historiquement prouvés, car, il y a cinq ou six cents ans à peine, les langues anglaise, française, allemande, italienne, n'étaient pas encore nées.

Sont-elles aujourd'hui à leur apogée, ou à leur déclin? That's the question.

Un grand nombre de gourmets se rendront aujourd'hui au Sault et apprécieront le succulent dîner que leur prépare M. Péloquin, le propriétaire de l'établissement.

FAITS-DIVERS

Conservateurs On nous apprend qu'il y a eu hier soir à l'hôtel Riendeau une assemblée de conservateurs du comté de Richelieu, à laquelle il y a été décidé de nommer M. Bruneau, juge.

Inspection des échevins Tous les échevins étaient invités à visiter hier après-midi l'incinérateur et la magnifique serre dont M. Pinoteau est le surintendant. Se sont rendus à l'appel : MM. les échevins H. Laporte, Lavallée, Couture, Lebeuf, Dagenais, Wilson, Nelson, Turner, Gallery, Ricard, Lemay, Larivière, et plusieurs journalistes. La première visite a été faite à l'incinérateur de l'ouest à Saint-Gabriel. M. l'échevin Lavallée a démontré à l'évidence que l'argent voté par le département de l'incinérateur avait été bien employé. Les dépenses de ce département s'élevaient actuellement à \$109,000 par année, beaucoup d'économie est faite, mais si jamais les plans de M. l'échevin Lavallée sont mis en pratique le conseil de ville pourrait dépenser encore 35 % de moins et en faisant davantage.

La seconde visite a été faite au parc Lafontaine où M. Pinoteau a fait connaître avec beaucoup de détails la culture des fleurs qui est sous sa protection. Son hospitalité a été tout à fait aimable, et tous les visiteurs sont revenus enchantés et embaumés de leurs visites chez M. Pinoteau.

Les Vétérans Canadiens L'Assemblée régulière du Poste Mont Royal de l'Association des Vétérans Canadiens aura lieu cet après-midi, à 2 heures, à la Salle St-Joseph, entrée rue Ste-Elisabeth.

Si jeune et déjà accusé Un tout jeune homme du nom de Henri Queniville a été arrêté hier matin par le détective Guérin sous l'accusation d'avoir forgé plusieurs chèques pour la valeur d'au moins \$30 au nom de M. Georges Paquette, du faubourg Québec. L'accusé plaide non coupable.

M. J. A. Laporte a été condamné à \$30 d'amende ou trois mois de prison par M. le recorder Poirier pour avoir vendu illégalement des liqueurs envivantes à un mineur.

M. Manney O'Conner, épouse de J. O'Conner, qui a comparu hier matin en cour de police sous l'accusation de vagabondage et a plaidé coupable. Sentence sera rendue lundi matin.

Il plaide non coupable L'individu O'Conners accusé d'avoir frappé à coups de poing Mme Stevenson, qui demeure au No. 24 1/2 rue Ste-Elisabeth, et d'avoir attenté à ses jours au moyen d'un revolver, vendredi soir a comparu en cour de police hier matin et il a plaidé coupable à la première accusation et non coupable à la deuxième. L'enquête est remise à 10 heures mercredi matin.

Morte à l'hôpital Vendredi matin Mme Charleysin donnait le jour à un enfant dans un lieu infecte, situé au No. 1106 rue Notre-Dame vendredi matin, et samedi matin, elle mourait après un court séjour d'une heure à l'hôpital Notre-Dame. Le coroner a été averti de la chose, mais n'a pas cru à propos de tenir une enquête. Mme Charleysin, veuve depuis 8 ans, était alliée depuis quelque temps à un français aveugle.

La Fédération cubaine des cigariers On nous apprend que la Maison Grandas Hermanos Yca qui avait promis de mettre fin à la grève de ses employés en ratifiant en tout les conditions proposées par l'Union, vient de retirer sa promesse et refuse obstinément de permettre à l'Union de négliger que les cigares de cette maison qui sont fait exclusivement par des ouvriers Cubains ou Espagnols, d'où nouvelle grève.

Convocation Aujourd'hui, à deux heures, à la salle de l'Union St-Joseph, 1790 rue Ste-Catherine, coin Sainte-Elisabeth, réunion spéciale de propagande des charpentiers-menuisiers de Montréal. Le but de cette assemblée est de compléter l'organisation de la société et d'expliquer son action bienfaisante à tous ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement ses règlements.

Plaisante surprise Les milliers de personnes qui sont allées sur les quais, dimanche et lundi dernier, voir les ruines du feu du nouveau "Montréal", ont trouvé la scène plutôt gaie que triste, car avec son esprit d'entreprise caractéristique la American Tobacco Company avait placé sur les hangars environnants huit énormes affiches encadrées et montées sur toile, qui attirèrent l'attention de tous. Ces annonces représentaient une jeune fille en costume de Hussard. Un journal local annonçait même, il y a quelques jours, qu'on décaupait ces annonces pour orner les maisons! Au fait ces affiches sont splendides et, comme annonces, sont supérieures à toutes celles qui ont été issues par les maisons de commerce à Montréal.

Le fond rouge de la gravure attire toujours l'attention et dans ce cas plus que tout autre, car ces brillantes couleurs placées comme elles l'étaient au centre de son sombre environnement attirait doublement l'attention. C'est une preuve de l'efficacité de l'annonce quand l'annonceur sait profiter des circonstances.

Pompier rétabli Le pompier Horace Prévost, de la station No. 2, qui a été blessé samedi dernier à l'incendie du vapeur "Montréal", est parfaitement rétabli et est rentré en fonction hier après-midi.

Costumes de Mascarades Hier soir avait lieu à la salle Stanley le bal masqué donné par Mde Hill et Mde Franklin. Plusieurs magnifiques costumes étaient portés avec élégance par le beau sexe qui était amplement représenté. Parmi les costumes les plus remarquables, tant par leur beauté que par leur originalité, nous devons mentionner spécialement Melle Brown qui portait un costume confectionné avec des gravures des cigarettes "Sweet Caporal", ainsi que Melle Wilson dont le costume était composé d'étiquettes de tabac à chiquer "Old Chum". Ces costumes étaient des plus "chics" et bien en rapport avec les marchandises vendues par l' "American Tobacco Company" qui sans contredit sont les meilleures. Même le beau sexe autrefois si opposé à l'usage du tabac pour leurs compagnons les hommes, ont complètement changé d'opinion. Et Melle Brown, en portant un costume composé de gravures de boîtes de Sweet Caporal, favorise l'usage de la meilleure manière de fumer le tabac; de même que Melle Wilson, avec son costume d'étiquettes de la populaire marque de tabac Old Chum, démontre que l'antipathie féminine pour le tabac n'existe plus.

Disparition Willie Frigon, âgé de huit ans, est disparu depuis deux jours du toit paternel, No. 58 rue St-Paul. C'est un gros garçon portant habit gris, pantalon court, justaucorps bleu-marine. Tous renseignements seront reçus avec reconnaissance à la demeure des parents ou au bureau des détectives.

Manney O'Conner Manney O'Conner, épouse de J. O'Conner, qui a comparu hier matin en cour de police sous l'accusation de vagabondage et a plaidé coupable. Sentence sera rendue lundi matin.

LA COUPE RESTERA EN CANADA OTTAWA VAINQUEURS DES THISTLES PAR 4 POINTS A 2

Ottawa, 14.—Les Ottawa ont obtenu tout ce qu'ils ont voulu cette année. Après avoir vaincu suffisamment tous les clubs de la ligue sénior pour décrocher le titre de champions, les voilà maintenant en possession de la fameuse coupe. De fait après une joute sensationnelle, ils ont défait hier soir les Thistles par un résultat de 4 à 2.

CE GRAND JOURNAL SPORTIF Nous parlons dans notre dernier numéro de la publication prochaine d'un organe sportif devant paraître sous peu à Montréal, mais nous ne savions encore quel en serait le titre. Or, après informations prises auprès de sources autorisées, nous avons appris que le titre de ce grand journal serait "Le Sport."

Le "Sport" sera donc livré au public le 8 mai prochain. Sur la première page, qui contiendra un nombre de vignettes d'actualité, seront donnés tous les renseignements les plus complets sur les événements sportifs qui

SPORT

se seront passés la veille durant l'après-midi et la soirée. Sur les pages intérieures, nouvelles reproductions détaillées des sports locaux et étrangers, avec en plus des commentaires de la plus haute importance sur les divers sports et sur les associations qui les pratiquent.

Après des démarches sans nombre, après autant de pourparlers interminables, Tremblay, le lutteur Canadien Français le plus remarquable que nous ayons à Montréal, a enfin pu réussir à rencontrer un adversaire digne de lui, et passer un engagement sérieux qui l'enjoindra à livrer bataille à son nouveau rival, nous nommons John Hazlip de Buffalo.

Après des démarches sans nombre, après autant de pourparlers interminables, Tremblay, le lutteur Canadien Français le plus remarquable que nous ayons à Montréal, a enfin pu réussir à rencontrer un adversaire digne de lui, et passer un engagement sérieux qui l'enjoindra à livrer bataille à son nouveau rival, nous nommons John Hazlip de Buffalo.

Il y avait longtemps que notre athlète cherchait à se distinguer parce que, croyait-il, il en avait le droit et les capacités. Son rêve est donc accompli, à lui maintenant de savoir en profiter et de s'entraîner fermement s'il veut obtenir tout le succès qu'il anticipe. Hazlip, comme on le sait, n'est pas une quantité négligeable comme lutteur. A notre point de vue, c'est le lutteur le plus merveilleux qui ait encore exhibé sa science en cette ville. Roué à tous les trucs qu'exige l'art de savoir lutter, il ne craint nullement de rencontrer un adversaire quelque puissant qu'il puisse être, et dans la plupart des circonstances où il entreprend sa tâche il parvient toujours à faire excellente figure. C'est pourquoi nous conseillons fortement à notre ami Tremblay d'être prudent et de ne pas trop avoir confiance en sa force herculéenne.

L'engagement que soutiendront les deux hommes aura lieu le 10 avril à la salle Victoria. Deux chutes sur trois obtenues par le même homme lui donneront la victoire, une bourse de \$100.00 et le titre de champion, lutteur du monde entier pour athlètes de poids légers.

Tous devront se faire un devoir d'aller l'encourager par leur présence et leurs applaudissements. Ils ne sont que trop rares ceux des nôtres qui parviennent à se distinguer d'une façon avantageuse dans l'athlétisme.

DAOUST vs. LAPOINTE DEMAIN A QUEBEC C'est demain soir au Patinoir Miroir à Québec que doit avoir lieu la grande lutte à bras le corps entre E. Daoust de Montréal et M. Lapointe de Québec.

Cet événement provoque beaucoup d'intérêt et d'animation, car on les dit tous deux très forts et très habiles. Chose étrange à remarquer, ce sont deux excellents lutteurs, mais aucun n'a encore fait sa marque comme tel au Canada du moins. Peu importe pourvu qu'ils donnent une bonne exhibition, c'est tout ce que nous demandons. Nous avons grande confiance en Daoust.

L'ASSOCIATION MASCOETTE ET LA SAISON 1903. Si on se base sur les préparatifs de tous genres que font en ce moment les directeurs de l'Association Athlétique d'Amateurs Mascotte pour doter la partie Est de tous les amusements imaginables propre à cultiver le corps et l'esprit, la saison d'été 1903 sera assurément l'une des plus remarquables au point de vue sportif, que nous ayons encore vue. La température inégalement, loin de diminuer le courage de ces gens d'initiative, ne fait que stimuler davantage l'ardeur qu'ils mettent dans l'accomplissement de leur projet, qui, soit dit en passant, mérite l'adhésion entière de ceux qui ont à cœur les succès toujours grandissants de quelques associations purement canadiennes-françaises que nous ayons à Montréal.

Effectivement les membres de l'A.A. A. M. ne languissent pas et travaillent sans cesse. Tout dernièrement encore on apprenait de sources certaines qu'ils avaient fait application pour faire partie de deux ligues de baseball américaines, lesquelles sont toutes deux aussi importantes que la ligue de l'Est. Le cas échéant où ces messieurs réussiraient dans leur projet, nous aurions alors l'avantage très apprécié d'avoir un fort club de baseball qui pourrait facilement remplacer le club Montréal de malheureux mémoires.

Ce serait donc une excellente aubaine, et le public pourrait jouir tout à son aise des beautés du jeu de baseball si populaire à Montréal, grâce à l'esprit d'entreprise des Canadiens-Français de la partie Est.

Notre jeu national par excellence, le jeu de crosse, ne sera nullement négligé tant s'en faut. On a déjà jeté les bases d'une nouvelle organisation qui fera fureur. Pour le moment nous n'en pouvons trop dire, mais cela viendra assez tôt. Des athlètes puissants, robustes, agiles à tout, seront également formés à cette nouvelle école et nous n'aurons pas à nous en plaindre, soyons-en assurés.

Nous applaudissons donc de tout cœur au travail aussi louable que noble que font ces messieurs, et pour notre part nous leur promettons notre chaleureux appui, espérant avec raison que tous nos compatriotes se donneront la main, afin d'assurer à la populaire association Mascotte toute la prospérité et le succès qu'elle mérite.

B. Barry.

Excellent service dans les wagons-restaurants

Le service dans les wagons-restaurants de la Compagnie du Grand Tronc est d'une telle excellence que, de temps à autre, les gérants de cette compagnie reçoivent des lettres de félicitations au sujet de ce département important de leur compagnie. Encore tout récemment un monsieur bien connu en Pennsylvanie écrivait la lettre suivante à la compagnie: "Nous avons voyagé sur votre ligne, de Détroit à Montréal, et nous fûmes enchantés du service. Le dîner qui nous fut servi sur le wagon-restaurant en quittant Détroit à 2 45 samedi le 14, était le plus succulent et le mieux servi que j'ai mangé sur un wagon-restaurant, et je me permets de vous féliciter sur l'excellent service et l'efficacité de votre département."

Une belle-mère expulsée.—La belle-mère est un personnage dont l'impopularité va plus haut que le café-concert. A la quatrième chambre du tribunal de Paris, chambre des divorces, on ne l'aime pas non plus. On lui impute bien des discordes et l'extrait suivant d'un jugement récent montre en quel peu d'estime on la tient: "Attendu que les époux Lucain ont formé l'un contre l'autre des demandes en divorce à l'appui desquelles ils articulent et offrent de prouver des faits d'injures et de violences; "Attendu toutefois que la désunion des époux paraît remonter à l'époque où Lucain a introduit sa mère au domicile conjugal; que, si la dame Lucain mère prenait un domicile séparé plus compatible avec sa propre dignité, la bonne harmonie pourrait être établie entre les époux; qu'en vue de cette éventualité, il échet pour le tribunal—uant de la faculté qui lui est accordée par l'article 1246 du code civil—de surseoir à statuer pendant six mois sur la demande de divorce dont il est saisi."

Le jugement est donc renvoyé à six mois. C'est le divorce avec application de la loi Bérenger. Si Mlle Lucain mère ne veut pas que son fils perde à coup sûr son procès, elle comprendra ce que parler veut dire et laissera ses enfants, pendant ce semestre, tenter en tête-à-tête une existence nouvelle et plus heureuse.

A son instance, la jeune femme aura toujours gagné six mois de vie conjugale sans belle-mère. Que de genres vont l'environner!

DECES Melle Erchéte, âgée de 18 ans 11 mois et 12 jours, décédée le 14 courant chez son père, M. Erchéte, inventeur, au No. 22, rue Emery. Avis des funérailles sera donné dans les journaux quotidiens.

AVENDRE—Magnifique coloir vitré pour appartement de 3 à 5 pièces de hauteur. Bon marché. S'adresser à 184 rue St-Hippolyte, près de l'avenue des Pins.

ON DEMANDE des agents pour assurance sur la vie, expérience pas requise, nouveaux plans. Personnes actives peuvent se faire un bon salaire. Promotion garantie. S'adresser à E. Houle, surintendant de l'Union, 71a St-Jacques.

PERDU, Samedi matin un chien collie, sable et blanc. Répondant au nom "Dewar". Rémunéré à qui le retournera à H. C. Porter, 571 rue Sherbrooke.

ROD. CARRIERE Opticien Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie AJUSTEMENT PARFAIT Cabinet de Consultation Privée Tel. Bell, Est 2257 1540 rue Sainte-Catherine MONTREAL

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM Depart de la Gare Bonaventure INTERNATIONAL LIMITED à 9.00 a.m. tous les jours, arr. à Toronto à 4.40 p.m., à Hamilton 5.40 p.m., Niagara Falls, Ont., 7.05 p.m., Buffalo, N.Y., 8.20 p.m., London, 7.40 p.m., Détroit, 9.30 p.m., et Chicago à 7.20 a.m.

Un élégant Char-Café sur ce train. MONTREAL & NEW YORK Ligne la plus courte. Service le plus rapide 3 trains de jour, tous les jours, excepté le dimanche dans les deux sens. 1 train de nuit, tous les jours, dans les deux sens. QUITTE MONTREAL 7.15 a.m., 11.00 a.m., 7.35 p.m. ARR. A NEW YORK 10.30 p.m., 11.00 p.m., 7.20 a.m.

Tous les jours, tous les jours excepté le dimanche. Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques. Téléphone Main 462 ou 461 ou à la gare Bonaventure.

Les Annales Politiques et Littéraires La meilleure Revue Française Hebdomadaire. Littérature, Art, Musique et Science. Nombreux concours avec prix. Supplément gratuit. LA VILLE. Abonnement pour le Canada, 40-50 par an. Administration : 15 rue St-Georges, PARIS

Ce journal est publié par la Cie Canadienne de Publicité, Montréal 25 rue Saint-Jacques